

LES PERES

**Au Théâtre de Poche de Bruxelles
du 8 au 26 novembre 2011 à 20h30**



DOSSIER DE PRESSE

ANOUCHKA VILAIN

CONSEILLÈRE EN RELATION PRESSE ET RESPONSABLE DE LA COMMUNICATION
THÉÂTRE DE POCHE • 1A, CHEMIN DU GYMNASSE • 1000 BRUXELLES • BELGIUM
TEL: +32 2 647.27.26 • FAX: +32 2 647.28.22

URL : WWW.POCHE.BE
MAIL : PRESSE@POCHE.BE

Une coproduction du Théâtre de Poche, du Théâtre Royal de Namur, de la Charge du Rhinocéros et de Pan! (la compagnie)

Avec l'aide de Wallonie-Bruxelles International et du Ministère de la Communauté française – Service théâtre

Autres dates :

Au Théâtre de Namur : du 11 au 28 janvier 2012
A la Vénérie/ Espace Delvaux: du 30 janvier au 11 février 2012
Au Centre Martiniquais d'Action Culturelle en octobre 2012

Que diraient les pères si on leur donnait la parole ?

L'auteure, Julie Annen, a « apprivoisé » une centaine de pères d'âges et de cultures différents, pères absents ou passionnés, en couple, célibataires, pères adoptifs, pères d'enfants merveilleux et surdoués, pères d'enfants merveilleux et handicapés, pères tardifs ou précoces,... Et ces pères, comme s'ils attendaient qu'on les questionne enfin, ont accepté de parler de leur paternité sans fausse pudeur.. Des paroles drôles, émouvantes, parfois dures aussi mais d'authentiques voix d'hommes qui ont vu leur vie changer en devenant pères.

PAPA?

Vous avez des histoires à raconter sur la paternité ? Ce blog vous donne la parole : lesperes.over-blog.com. Racontez-nous vos tendresses, vos angoisses ou vos regrets, le chemin de l'école, le regard des femmes, etc. Chaque soir, les comédiens liront sur scène l'un des textes posté sur le blog.

Auteure et metteuse en scène



Crédit : Véronique Vercheval

Julie ANNEN

Julie Annen est originaire de Genève. Née en 1980, elle passe son enfance en France et en Suisse, avant de s'installer à Bruxelles pour suivre, de 2001 à 2005, les cours de mise en scène et techniques de plateau à l'Institut National Supérieur des Arts du spectacle.

C'est en mise en scène qu'elle fait ses premières armes théâtrales (**L'homme des bois** de Tchekov, de Pierre Gripari, **Histoires d'Hommes** de Xavier Durringer, **Eros Médina**,...) Elle assure également, en parallèle, sur différents projets, les rôles d'assistante (**Œdipe à Colone** – cie Les Amantes), assistante à la mise en scène (Laboratoire Jodorowski pour **l'École des ventriloques** – Cie Point Zéro,...) et chargée de production (**Push up** de Roland Schimmelpenninck,...).

Julie Annen se lance ensuite dans l'écriture dramatique, tout en poursuivant son travail de mise en scène. Elle s'attaque d'abord à la traduction et à l'adaptation (**La Tempête** de Shakespeare, **Messieurs les enfants** de Daniel Pennac) puis s'engage dans une écriture originale avec **Ceux qui courent**, créé à Lausanne en 2009, joué et primé lors des Rencontres Jeune public de Huy en 2010.

Cette même année, Julie devient membre du comité belge de la SACD où elle s'engage pour la défense des auteurs. Elle est par ailleurs co-fondatrice de PAN ! (La Compagnie) et membre de la CTEJ. En 2011, elle met en scène **La Ballade des Historiques Anonymes** à l'Espace Magh.

Les Comédiens



Anton TARRADELLAS

Anton Tarradellas est né en Suisse d'un père catalan et d'une mère française et il vit actuellement en Belgique.

Après avoir étudié l'Histoire à l'université, il entre à l'INSAS et devient comédien. Il joue dans plusieurs lieux en Belgique et ailleurs, dans des projets d'Isabelle Pousseur, Vincent Sornaga, Nathalie Mauger, Paul Camus, Selma Alaoui et Julie Annen avec laquelle il fonde PAN! (La compagnie). Il découvre le théâtre jeune public, notamment par la création de **La sorcière du placard aux balais**.

Il a joué dans des films de Stefan Liberski et Eric Pauwels et en a également réalisé deux, dont un documentaire intitulé **Les Tilleuls** coproduit par le Centre de l'Audiovisuel à Bruxelles.

Il vient de présenter **La Balade des historiques anonymes**, un spectacle mis en scène par Julie Annen, qu'il a coécrit et joué avec Ivan Fox.



Daniel MARCELLIN

Né le 17 août 1958 à Port-au-Prince. Il fut notamment l'assistant de Gabriel Garan au TILF (Théâtre International de langue Française) très impliqué dans la compagnie Hervé Denis.

Daniel est formé au mime en France et au Japon et au théâtre par Jean-Paul Miculau en Haïti et en France.

A Port-au-Prince, Daniel a créé en 1999 un cours privé - le Petit Conservatoire de Port-au-Prince dont il est actuellement le Directeur - avec lequel il dispense tant bien que mal une formation à l'art dramatique en quatre ans. Aujourd'hui, cette école a signé une convention de coopération avec le Conservatoire Royal de Liège et reçoit, pour ce faire, le financement conjoint du ministère de la Culture haïtien et du ministère des Relations internationales de

Communauté française de Belgique. Nombre de pédagogues liégeois (Pietro Varrasso, Nathanaël Harcq, Philippe Laurent, Françoise Bloch...) y dispenseront des stages et des formations entre 2010 et 2014. Nombre d'élèves du Petit Conservatoire de Port-au-Prince intégreront la formation du Conservatoire de Liège.

En Haïti, Daniel est secrétaire de rédaction et animateur à Radio Métropole, radio spécialisée dans la musique Jazz. Il a en outre développé à la télé et à la radio une série de courtes capsules où il commente l'actualité haïtienne.



Achille RIDOLFI

Achille Ridolfi est né à Liège en juin 1979 de parents d'origine italienne. Très vite, il se passionne pour l'univers du spectacle et participe durant son adolescence à des cours de piano, de chant et d'expression théâtrale.

En 2002, après une formation d'instituteur primaire, il décide d'étudier à l'Institut National des Arts du Spectacle (INSAS) à Bruxelles. Une formation qui va lui permettre de rencontrer plusieurs metteurs en scène et réalisateurs belges. En 2006, il commence à travailler comme comédien et, parallèlement aux spectacles auxquels il participe, il écrit et compose des chansons.

En 2008, il est proclamé deuxième lauréat et obtient le Prix du public lors du concours de la Biennale de la chanson française.

Aujourd'hui, il continue à explorer ces deux aspects de la scène, le jeu et le chant, qui, intimement liés, dévoilent son univers riche et complexe, un regard sur le monde acerbe et stimulant. Achille est également membre du comité artistique de PAN ! (La Compagnie).

Extraits du texte « Les Pères » de Julie Annen

A la pause, on était seuls dans la cafeteria, je lui ai juste demandé si ça allait. Elle s'est littéralement effondrée. Elle était enceinte de huit semaines, elle ne connaissait pas le père et ne voulait à aucun prix de cet enfant. Je ne sais pas ce qui m'a pris mais c'est sorti tout seul : « **Je vais m'en occuper** ». Aujourd'hui encore ça me paraît complètement fou. Mais c'est pourtant ce qui s'est passé. On a déclaré que j'étais le père du bébé et dès qu'il a pu sortir de la maternité il est venu vivre chez moi et je suis devenu le père unique de cet enfant unique, mon fils. (...) J'ai tout fait seul : les biberons, les couches, les petits pots, le cartable, les goûters et même les fêtes d'anniversaire. Un jour, il est rentré à la maison avec un secret : une lettre de son amoureuse avec de gros cœurs rouges tracés d'une main maladroite. On a écrit ensemble la réponse. Je ne lui ai jamais caché que j'aimais les hommes et ça ne l'a pas empêché de ramener des filles à la maison, ni moi de retrouver leurs petites culottes dans la lessive.

Une heure du matin. **Bienvenue en adolescence.** Quand elle nous réveillait la nuit pour un cauchemar ou un biberon, je me disais que c'était sans doute la pire période qu'un parent doit traverser. Bel effort de naïveté ! Je démarre et nous commençons à rentrer, en silence. Au bout d'environ vingt-cinq mètres, je l'entends qui renifle. Je dresse l'oreille: elle pleure. Je tente une approche qui se veut délicate et tendre : « Qu'est-ce qu'il y a ma puce, tu t'es disputée avec une copine ». Riposte immédiate : « Je ne suis pas une puce, arrête de m'appeler comme ça, je n'ai plus dix ans ». 1-0 pour l'ado ! (...) Ce que ressent un père à ce moment-là est assez simple, il a envie de hurler: « Il est une heure du mat, demain je me lève à six heures pour aller bosser, je viens de me taper 18 bornes sous la pluie pour venir chercher mademoiselle à sa boum de bouseux, alors si tu veux pas me dire pourquoi tu chiales c'est ton problème mais me casse pas les couilles.» En tous cas moi c'est exactement ce que j'ai envie de dire. Mais j'ai déjà eu une première fille et je suis marié à la même femme depuis 17 ans et donc je sais que ce serait la plus mauvaise idée que je puisse avoir. **Ma petite fille devient une femme !** Alors même si je trouve son comportement tellement injuste que je pourrais la flanquer dans le fossé, je me tais. Je me sens mal car même si j'ai presque 50 ans, être rejeté par quelqu'un que j'aime, c'est une douleur difficile à encaisser. (...) On roule jusqu'à la maison et quand je coupe le moteur, je vois qu'elle s'est endormie. Je la regarde un peu, à la lumière bleutée du réverbère. Et je lui dis doucement : « On est arrivé ma chérie » et sans ouvrir les yeux elle me demande : « Je suis trop fatiguée, tu peux me porter ? ». C'est du miel qui coule dans ma bouche et aucun lumbago au monde ne me fera refuser une pareille proposition. Je porte ma petite fille endormie dans sa chambre et l'embrasse pour m'effondrer ensuite sur mon lit, ivre de fatigue et aussi un peu de joie ou de fierté ou je ne sais pas trop quoi...

Le médecin est venu dans la chambre et il nous a expliqué. Nom de la maladie, absence de guérison totale, médicaments à prendre toute sa vie (...) au mot incontinence, je suis tombé dans les pommes : l'image de mon fils de dix-sept ans avec son ballon de basket dans les mains, entouré des midinettes du quartier a télescopé celle de mon grand-père se chiant dessus sur sa chaise percée.

On a déjà un enfant. Et je n'en peux plus de cette vie. Ras le cul de faire semblant d'aimer ses spectacles à deux balles, de jouer à la pâte à modeler. J'ai toujours voulu voyager, rencontrer des gens, ne pas avoir de contrainte du genre heure des mamans, heure du repas, heure du bain, heure du dodo. Alors ce deuxième enfant ! Je ne veux pas me faire réveiller toutes les heures pour changer des langes pleins à craquer. Je ne veux pas de baby-blues, de cernes sous les yeux, la libido en berne, les crevasses du mamelon : **je n'en veux plus !** Je veux pouvoir sortir le soir en sachant que je pourrais dormir le lendemain, je veux m'arrêter au bistro du coin prendre un verre avec ma femme et décider de manger puis de passer la soirée là, sur la terrasse, à refaire le monde. Je voudrais pouvoir partir en vacances sur un coup de tête, filer ma démission quand je m'engueule avec mon chef, vivre au bord d'un lac perdu dans une forêt. Je voudrais partir dans le grand Nord avec ma femme et mon fils et traverser les glaces sur un traineau à chiens.

Il y a des tas de destinations qui me font rêver. Et je dois bien avouer que Simonis n'en fait pas partie. Mais **mon fils aîné est fan de transports en commun** et pour lui le terminus, la fin de la ligne du métro est un truc vraiment génial. Il y a des gamins qui coûtent une fortune à la foire, le mien pour un euro cinquante il a son compte pour la semaine. (...) Il connaît tous les arrêts par cœur et s'amuse à les annoncer à voix haute(...) C'est pour ça que j'attends à l'arrêt de bus que passent les 54 et que je maudis les conducteurs qui ne répondent pas aux saluts enthousiastes de mon petit garçon.

Comme tous les dimanches soirs, cette pizzeria annonce **les cinq derniers carrefours avant notre séparation.** Ses larmes que je devrais bientôt essuyer en retenant les miennes, ses petits bras maigrelets et trop blancs que je devrais décrocher de mon cou quand la porte d'entrée s'ouvrira et que « Maman » prendra son tour de garde. Et le doudou oublié volontairement sous le siège, que je devrais rapporter avant de m'en aller ; petit morceau de tissu grisâtre, reste d'un lapin bleu, mâchouillé-troué que j'avais déposé flambant neuf dans son berceau à la maternité. Je l'avais porté contre moi sous ma chemise pour qu'il prenne mon odeur. Un truc du pédiatre pour que mon fils se familiarise à mon odeur. Ce type au visage fermé qui serre un vieux doudou dans ses bras, c'est moi un dimanche soir sur deux quand je ramène mon fils.

Le Mohel l'a circoncis et il s'est mis à hurler. Ce cri me transpercera les tympans jusqu'à la fin de mes jours. Tout le monde m'avait dit que ça ne faisait pas mal, qu'il ne sentirait rien. On l'avait pris en traître ! Je me suis jeté en avant mais mon beau-père m'a retenu. Alors je l'ai attrapé par le col et je l'ai soulevé en hurlant au milieu de la synagogue : « vous ne toucherez plus jamais un seul de mes enfants ».

Note d'intention de l'auteure Julie Annen

Aujourd'hui, c'est Carnaval à l'école! Tout au long du chemin nous avons croisé, chevaliers et fées, trimballant sur leurs dos d'énormes cartables. J'accompagne moi-même un magicien-sorcier de cinq ans en classe de troisième maternelle, non sans lui recommander pour la centième fois de ne pas crever les yeux de ses camarades avec sa baguette. Sa petite main chaude sautille au creux de la mienne et je sens sa joie se répandre à travers tout mon corps. En moi-même, je jubile et me réjouis une fois de plus du bonheur d'être mère.

C'est en remontant le corridor de l'école en direction de la sortie, en luttant contre le flot de mamans béates d'admiration que je les vois, à l'écart dans un petit coin: un père et sa fille. Elle doit avoir six ans et demi et elle est déguisée en princesse rose. Lui, un genou à terre devant elle, s'applique, langue tirée sur le côté, concentration intense, à faire un raccord maquillage à sa fille. Il lui remet, avec une infinie douceur et une très grande fierté, une couche épaisse de rouge à lèvres violet chargé de paillettes. Puis, sa mission remplie, il l'embrasse et la regarde partir en soupirant. C'est à ce moment qu'il croise mon regard et qu'il me fait un petit sourire avant de s'enfuir vers sa voiture, son travail, sa vie.

Et moi je reste là. Debout dans le couloir qui se vide peu à peu. Debout dans mon souvenir. Ça se passe il y a au moins quinze ans. Je joue dans une pièce de théâtre au village voisin et je suis en retard. Je hurle à travers la maison: « Maman, il faut que tu m'aides, j'arrive pas à mettre du vernis sur ma main droite, j'ai tout raté! Maman c'est la cata, viens! » L'escalier s'ébranle, le plancher craque, les secours arrivent! Je m'apprête à accueillir ma mère le visage soigneusement angoissé quand mon père pousse la porte de la salle de bain:

« Mon père (affolé sans doute par mes cris): Qu'est ce qui se passe ici?

Moi: Rien, j'ai besoin de maman.

Mon père: Elle est occupée, qu'est ce qu'il y a, tu ne dois pas partir?

Moi: Mais si, mais justement, je n'arrive pas à mettre du vernis sur ma main droite!

Mon père: Donne.

Moi:...

Mon père: Tu veux de l'aide ? Alors... donne.

Moi: T'as déjà fait ça?

Mon père: Ma première femme était hôtesse de l'air! »

Et, dans un silence si inhabituel que toute la maisonnée finira par venir dans la salle de bains assister au spectacle, mon père pose deux impeccables couches de vernis sur cette fichue main droite. Je regarde sa grosse main tenir délicatement la mienne et grâce au minuscule pinceau appliquer soigneusement le rouge sur mes ongles.

Je suis toujours debout dans le couloir de l'école, si je reste plus longtemps, ça va devenir louche... Alors, un souvenir en amenant un autre, je décide de suivre le fil de ma pensée, en espérant qu'elle me ramènera chez moi.

Je revois mon père à l'hôpital en train de me faire des sketches pour détourner mon attention de la seringue que tient l'infirmière, je glisse sur la même image vingt cinq ans plus tard, je tiens mon fils dans les bras et son papa se lance dans de véritables petits spectacles pendant que l'infirmière qui glousse lui pose une perfusion. Et un peu plus tard, quand le petit remontera de la salle d'opération, un regard nous suffira pour échanger à la fois l'angoisse devant l'oreiller tâché de sang et le soulagement devant notre fils vivant qui nous tend les bras.

Dans ma tête à présent, se bousculent les rires et les silences. Les instants fugaces pendant lesquels je sais que mes enfants ont un père qui les aime et que par miroir, je peux, peut-être, enfin découvrir celui qu'a été le mien.

Pourtant, il existe quelques bons (et moins bons) livres qui traitent de la paternité, de la fonction du père, de ce que sont les nouveaux et anciens pères, les bons pères, les mauvais, les présents, les absents... Il y a aussi des forums consacrés aux pères, sur lesquels beaucoup de femmes s'expriment. Quelques fois, certains papas un peu paumés, un peu seuls, osent questionner leurs semblables sous couvert de pseudos.

Mais il est encore assez rare de les entendre se livrer sur leur vie intérieure de père. Sur cette immense charge émotionnelle qui les a fait basculer du statut d'homme au statut de père sans que leur échappe le moindre cri de douleur, tout au plus quelques larmes amères qui passent pour de la joie, qui en sont d'ailleurs aussi. Il est difficile de trouver la brèche dans la

partie immergée de l'iceberg pour se faufiler au coeur de cette quasi-inconnue qu'est pour moi la paternité.

Cette frustration s'est transformée en besoin. Pas un besoin de comprendre. Un besoin réel et sincère d'entendre, de partager. Car s'il est bien un dénominateur commun à tous les Hommes, c'est qu'à défaut de tous être pères, nous en avons tous un. Et ce que nos pères nous ont légué, transmis volontairement ou non, a contribué à faire de nous les êtres que nous sommes. Alors peut-être, la trentaine aidant, je ressens le besoin de « savoir d'où nous venons pour mieux savoir où nous allons ». ..

J'ai donc entrepris, sans connaître dans un premier temps ce que j'en ferais, d'interviewer des pères. Mes proches pour commencer, puis des connaissances et de plus en plus loin, élargissant le cercle de mes investigations, de parfaits inconnus, d'ici et d'ailleurs, pères exilés ou pères en guerre, de tous âges et de différents horizons.

Donner la parole à ces pères, recueillir leurs témoignages, sentir leurs voix se briser ou la colère les emporter, être témoin de toutes ces histoires, parfois si banales mais pourtant toutes si particulières m'a apporté la conviction que ces paroles, aussi anodines qu'elles puissent paraître, étaient des paroles nécessaires. Nécessaires autant par leurs différences que par leurs étonnantes ressemblances. Ces pulsions paternelles finalement si universelles qu'elles se confondent parfois, malgré des origines culturelles et sociales très différentes.

Aussi ai-je eu envie de les transmettre, de les rendre publiques pour qu'en partageant un peu de cette intimité nous puissions nous arrêter un moment sur notre condition d'humains, passeurs de savoir et de culture, responsables, vis à vis de nos pères/pairs et de nos successeurs, du monde que nous léguons. Humains, profondément tributaires d'un passif transgénérationnel qui guide certains de nos choix sans même que nous en ayons conscience. Hommes à part entière autonomes, complexes, étonnants, blessés parfois, qui portent en nous la trace de nos pères.

Démarche d'écriture

Au départ de cette démarche d'écriture il y avait un désir très fort de rencontrer et mieux connaître les pères. Désir lié de manière directe à la naissance de mon deuxième fils. Après le tourbillon de changements occasionné par l'arrivée dans ma vie, nos vies, d'Elio, mon premier garçon, la naissance de Noé, le deuxième, m'est apparue comme un apaisement, un chemin familial.

S'il est vrai qu'avoir un enfant engendre des grands bonheurs cela révèle aussi en nous, en moi en tous cas, les faces les plus sombres de mon humanité. Dès lors, après une première naissance qui m'a comme envoyée dans mes profondeurs les plus intimes, la deuxième naissance m'a donné la sensation de me restituer au monde. Noé est né à neuf heures, à treize heures nous étions de retour à la maison et à dix-huit heures, je commençais à écrire un bout de texte, le monologue d'un homme qui devient père. Texte qui à la relecture ressemblait plutôt à un monologue maternel à peine masculinisé, mais texte qui cependant a désigné chez moi une brèche, un vide à combler : je n'avais rien vu de celui qui, à mes côtés avait mis au monde ces deux enfants, les nôtres, et je ne savais rien non plus de celui qui pendant ma première année m'a bercé chaque nuit pour me rendormir. En bref, je ne savais rien des intérieurs des pères.

Cela paraît peut-être simple à présent mais, entre le moment où j'ai écrit ce premier texte et celui où j'ai su ce que je voulais vraiment en faire et ce que je cherchais à découvrir, il s'est passé presque deux ans. Deux ans avant que cette impulsion d'écriture rencontre une nécessité artistique, une volonté de concrétisation. Deux ans avant que je me sente capable de rencontrer des pères au risque d'ébranler mes convictions les plus intimes.

Note dramaturgique

Conception et élaboration du texte

L'écriture de ce texte est donc basée sur les témoignages d'une cinquantaine de pères, de milieux sociaux, de cultures et d'origines différentes. L'ensemble du processus d'écriture s'est déroulé en trois temps : les rencontres avec des pères et la réalisation des interviews, puis, la transcription et la traduction des récits, et enfin, le choix et la réécriture à destination de la scène d'une partie des témoignages recueillis. Il m'a fallu environ neuf mois pour parvenir à la forme actuelle du texte, forme qui subira inévitablement encore quelques corrections ne serait-ce celles apportées par le passage sur le plateau.

Les rencontres avec les pères

Pour cette étape, j'ai procédé d'abord de manière concentrique puis, par la force des choses, de manière totalement anarchique et aléatoire. Au départ, j'ai commencé par interviewer des pères de mon entourage proche : mon mari, mon père, mon frère, mes amis... Quand j'ai senti que mes questions se rodaient, j'ai élargi le champ de mes rencontres à des connaissances plus éloignées: parents d'élèves de l'école d'Elio, collègues, voisins et amis des voisins. De réseaux en réseaux, de recommandations en suggestions je me suis mise à rencontrer des inconnus, passants, commerçants, ou simple voisin de siège dans les transports en commun. J'ai travaillé en Belgique mais aussi à l'étranger, j'ai entre autre eu la chance de pouvoir partir en Israël et en Palestine pour réaliser quelques interviews de part et d'autre du mur.

Au fur et à mesure des rencontres, mon questionnaire s'est beaucoup resserré pour finalement se concentrer uniquement sur les moments les plus intimes et les histoires les plus brutes. Paradoxalement, plus ce que je cherchais devenait clair dans ma tête, plus les interviews devenaient longues. Aujourd'hui encore il m'est difficile de nommer ce qui me touche dans ces paroles de pères mais on pourrait tenter de le définir comme « la découverte d'une pulsion d'amour brut mêlé parfois d'une haine suffocante ».

Traduction et transcription des textes

Dès le début de ce travail, j'ai acheté un petit dictaphone, pour pouvoir garder une trace des voix de mes interlocuteurs. Si cet outil s'est révélé utile pour les témoignages en langue étrangère qu'il a fallu traduire après coup, il s'est cependant avéré très vite contraignant voir même problématique. Les témoignages les plus intimes m'ont été donnés au cours de discussions semblant informelles. J'ai donc finalement transcrit la plupart des textes de mémoire, et cette méthode s'est révélée tout à fait logique : ma mémoire sélectionnait d'office les passages des entretiens qui m'avaient le plus marquée. C'est ainsi que j'ai pu cerner de mieux en mieux mes motivations plus profondes.

Pendant environ deux mois, je me suis contentée de noter de manière sommaire toutes les histoires qu'on m'avait racontées sans me soucier de savoir de quelle manière j'allais les employer. Il se trouve qu'aujourd'hui encore, je continue à prendre des notes, à consigner dans un carnet les nouveaux récits que j'entends : le texte est donc encore ouvert, même si sa structure globale me paraît quasiment achevée.

Choix de textes et réécriture

La troisième étape de ce travail est l'écriture même du texte qui sera joué. Dans les conditions préalables aux interviews, je voulais que tous ces pères soient anonymes. Eux et moi seront donc les seuls à pouvoir identifier le récit d'origine. Cette donnée me semble importante car je ne souhaite pas parler de certains pères mais bien des pères dans leurs particularités, leurs ressemblances ou leurs dissemblances. Ce n'est qu'au prix de cet anonymat que j'ai par ailleurs pu recueillir certaines paroles plus rudes que d'autres. J'ai donc appliqué la règle à tous, ils se reconnaîtront s'ils le veulent ou le peuvent. Dans ce souci d'ouvrir au maximum ces paroles et les faire se répondre les unes aux autres, je me suis autorisée quelques libertés d'écriture, mêlant parfois certaines histoires, sabrant dans d'autres, et surtout en me réappropriant complètement la langue de tous les textes. J'ai choisi d'agir ainsi pour plusieurs raisons : d'une part pour des raisons purement artistiques et d'autre part pour des raisons plus éthiques.

Il faut savoir qu'en pénétrant l'intimité de certaines personnes, j'ai littéralement pénétré leur quotidien, je me suis retrouvée invitée à manger chez de parfaits inconnus, j'ai rencontré leurs femmes, leurs enfants et je ne me suis donc pas contentée d'écouter ces pères mais je les ai aussi observés, ressentis, j'ai entendu des voix trembler ou vu des regards devenir troubles : tout cela l'écriture peut le traduire en choisissant les bons mots. Seulement, si certains pères ont les ressources pour mettre ces « bons » mots sur leurs histoires, d'autres n'y arrivent pas et c'est alors tous ces petits détails, ces à-côtés non verbaux qui viennent renforcer leurs propos. Ainsi un père qui raconte qu'il bat son fils, peut le faire les larmes aux yeux ou le regard fuyant ou encore avec une colère à peine masquée dans la voix : ces différences si importantes ne peuvent être apportées que par une couche d'écriture supplémentaire. C'est donc pour moi un choix éthique que de donner à chacun une parole non discriminatoire dans sa forme.

Pour ce qui est de la préoccupation artistique elle vient essentiellement du fait d'avoir choisi de monter ces textes en pièce de théâtre. Si j'avais voulu faire un recueil de texte mélangeant par exemple témoignages et photos de pères, j'aurais gardé la forme originale des récits avec les inévitables longueurs et digressions que cela implique. Mais en choisissant le théâtre, je crois que j'ai choisi de désigner la puissance de certaines paroles. J'ai donc essayé de m'appliquer à tendre l'écriture au maximum pour en dégager non seulement la force mais aussi (et c'est là que le théâtre est nécessaire) la poétique. Pour y parvenir, j'ai demandé à Philippe Blasband de me guider dans cette première écriture. Nos séances de travail se sont révélées riches et très constructives.

Pistes de réflexions dramaturgiques.

Pulsion de vie

Plus haut, j'ai tenté de définir ce qui m'attirait dans cette plongée en paternité. Cette chose que je pressentais tout autant que l'éprouvais moi-même parfois dans mon expérience de maman. Ce que j'ai traqué au cours de ces mois passés à rencontrer et découvrir des pères si différents c'est cette pulsion tout droit sortie du fin fond de notre inconscient. Pulsions immédiatement codifiées, tranchées, pétries par nos codes, valeurs morales et autres conditionnements liés à notre culture, notre appartenance à un groupe plutôt qu'à un autre. Ainsi les mêmes actes semblent-ils parfois preuves d'amour aux uns et barbarie aux autres.

Et pourtant, si on veut bien tenter de prendre un peu de distance et de suspendre quelques instants notre jugement, on peut voir poindre, au-delà des actes, cette pulsion qui nous relie du plus profond de nous-mêmes à nos enfants et qui n'est cependant pas forcément de l'amour. Pulsions que, je crois nous partageons universellement.

Il y a dans le don de la vie, qu'il soit prémédité ou non, bien plus que de simples émotions. Il y a, et c'est ce qui m'a fascinée et me fascine toujours, une part tout à fait animale qui relève de la survie. Survie de l'espèce, certes mais également survie de l'individu à travers sa lignée.

Mais même exprimé ainsi, cela devient trop restrictif. C'est bien plus qu'un simple calcul d'intérêt concernant notre patrimoine humain, il s'agit en quelque chose d'un élan fondamental, commun peut-être à toutes les espèces et qui peut s'exprimer par une forme de reconnaissance. Oui, nous disons « nos enfants » comme s'ils nous appartenaient. Et cette reconnaissance-là, s'exprime autour d'une sorte de pacte tacite, qui ne dépend d'ailleurs pas exclusivement des liens du sang, et qui nous unit intimement à ceux que nous décidons de reconnaître comme nôtres.

Il serait réducteur de ramener la validation de ce « pacte » à un moment précis, à un moment tout court. Car ce pacte semble remis en jeu de la naissance de l'enfant et jusqu'à sa disparition. Et tout se passe comme si tout au long de nos vies, nous devons reconduire, réaffirmer notre engagement, vis-à-vis de nos enfants comme vis-à-vis de nous-mêmes et ce sur l'unique base de cette pulsion intime, cette conviction profonde qu'ils sont des nôtres.

Pour résumer, on pourrait dire que cette pulsion de vie que je souhaite traquer dans tous ces textes/témoignages, n'est autre que ce point commun dans lequel la paternité cesse d'être une multitude d'histoires individuelles pour devenir une des grandes histoires de l'humanité. Si on devait donner une valeur musicale à ce premier axe de réflexion dramaturgique, on pourrait dire qu'en comparaison avec un morceau de musique, cette pulsion de vie est la note tonique de ce corpus de textes. La note polaire, celle qui donne le ton à l'ensemble du morceau.

La Mort

Pour continuer dans la comparaison avec la musique, ce deuxième axe, celui sur la mort, serait alors la dominante : la note qui crée la tension. Celle qui pousse à revenir à la tonique, celle qui lui donne aussi sa valeur, tout en la confrontant à sa propre faille.

Très rapidement, il s'est dégagé beaucoup de morts de tous ces témoignages. Morts réelles, évitées ou juste imaginées. Morts désirées ou craintes à la folie. Il semblerait qu'à l'image de ce père qui me disait : « j'ai cessé d'avoir peur de mourir quand j'ai commencé à avoir peur que ma fille meure », la mort de nos enfants devient une part importante de la vie que nous partageons avec eux. Car quand on pousse un peu la réflexion, les raisons qui nous amènent à les élever, les protéger, les mettre à l'abri du besoin, etc... sont toutes là pour garantir leur survie. La peur de voir son enfant mourir est la même partout et ce peu importe la forme que celle-ci peut prendre. C'est bien la même trouille qui envahit le père qui entend les coups de feu dans la rue que celle qui prend au tripes le père qui découvre le flacon d'eau de javel ouvert à côté de son petit de deux ans. Et c'est peut-être par cette peur de la mort de nos enfants que nous gravissons un échelon supplémentaire dans la hiérarchie des postulants au trépas. Et ainsi, en prenant connaissance de ce que nos aînés ont compris à notre arrivée sur terre, nous reconnaissons notre appartenance, aussi futile et mince soit-elle, à la grande histoire. Un maillon supplémentaire sur lequel transite, parfois sans même qu'il s'en rende compte, la mémoire de l'humanité entière.

Oui, si devenir père c'est se relier à d'autres c'est aussi s'ancrer au monde d'une nouvelle façon. C'est en tous cas une des manières d'entrer dans un processus de transmission. Je dis bien une des manières car il n'est pas nécessaire d'être père pour créer du lien « paternel » avec les autres et s'inscrire en tant que passeur de mémoire, certains artistes sans enfant le font d'ailleurs extrêmement bien.

2.3 Un peu de bienveillance.

Finalement, après avoir dégagé les deux grandes thématiques présentes dans ces textes, j'ai envie de donner en plus un accent particulier à certains textes.

Une chose m'a touchée lors de ces rencontres avec les pères, c'est leur capacité à rêver leurs enfants et à rêver pour leurs enfants. Cette part de fantasme, d'idéal qui enorgueillit le cœur d'un père, même s'il sait que tout ce qu'il invente n'est peut-être qu'un rêve. Cet étonnant élan qui libère l'imaginaire des pères dès lors qu'on ouvre le champ des possibles. Cette lueur ardente qui brûle parfois dans leurs yeux quand ils imaginent: un fils libre, une fille médecin, un polyglotte, un baroudeur, une princesse, une multitude de petits-enfants, du bonheur à tout-va, un peu mièvre mais si réconfortant dans les périodes de doutes. La foi des pères en leurs enfants qui s'exprime parfois si mal, prêchant le faux pour faire comprendre le vrai. Ce regard de confiance qui peut aussi quand il fait défaut, laisser des blessures incurables. Cet espoir insensé sur l'avenir de nos gosses qui fait que nous portons avec eux un autre regard sur le monde, oubliant volontairement peut-être que le monde ne change pas, seuls les hommes changent.

Intentions de mise en scène

1. Note sur le choix du théâtre

Dans le temps que j'ai passé à rencontrer des pères et à recueillir leurs témoignages, j'ai été attentive aux conditions de parole. Parler de sa paternité, sans se "mettre en scène" (que ce soit dans le beau ou dans le mauvais rôle) nécessite un lâcher-prise et une mise en confiance propre à chaque individu.

Chacun d'entre nous a en effet sa propre sphère intime au delà de laquelle l'étranger devient une menace. Ces sphères sont extrêmement bien protégées par toutes sortes de processus mentaux et physiques plus ou moins inconscients.

C'est donc une chance lorsque ces places fortes d'émotions se fissurent et qu'un peu d'intime passe à l'extérieur. Souvent, au coin d'une table, un verre à la main, après une longue discussion sans grand intérêt, un détail, une anecdote pointe son nez, comme un fil au bout d'un tricot sur lequel il faut tirer pour défaire l'ouvrage.

Ces anecdotes n'arrivent pas lorsqu'on les provoque. Elles n'arrivent d'ailleurs pas toujours. Elles viennent, quand elles sont prêtes. Cela prend du temps. Et du silence. Parfois, l'accouchement se fait d'un seul coup comme un bouchon de champagne qui saute, d'autres fois, il faut accompagner, presque pas à pas, en relançant de la voix ou du geste, un récit qui se perd dans ses propres méandres.

Mettre en scène des témoignages qui émanent directement de la sphère privée est une chose qui peut sembler contradictoire. Montrer publiquement l'intime n'est pas une chose évidente, même si c'est aujourd'hui une chose commune, voire banalisée.

Néanmoins, il me semble juste que ces textes se jouent au théâtre d'une part pour restituer le caractère oral de ces « confessions » mais également parce que le théâtre est un lieu qui permet de garder à la fois le côté brut du témoignage et en même temps sublimer l'émotionnel par le jeu théâtral.

2. Premiers choix de concrétisation scénique.

2.1 Des moyens scéniques au service de l'essentiel.

Face à la très grande diversité des propos recueillis et face à leur caractère très intime, il me semble opportun de limiter les moyens scéniques employés.

Ces paroles ont une vraie force et je souhaite dans un premier temps leur laisser la possibilité a priori d'occuper tout l'espace. J'ai donc envie de découper le plateau en deux lieux symboliques distincts: le lieu de la fable et le lieu du chœur. L'espace du chœur est englobé dans celui de la fable et ils sont appelés à s'interpénétrer et à se répondre.

Très concrètement, un tapis sur un plateau quasi-nu. Trois chaises permettant de faire varier les hauteurs de jeu et si nécessaire de se transformer en diverses choses: cheval, voiture, plongeur, autobus, table d'accouchement, etc... Trois acteurs interprétant tous les textes.

L'espace de la fable est celui dans lequel on raconte les histoires: c'est le tapis. Il désigne à la fois l'endroit du « théâtre » mais il offre aussi une possibilité aux comédiens de s'extraire du chœur pour devenir coryphée et prendre dès lors la place principale. Cet espace est aussi le lieu symbolique du presque indicible, du « bord-cadre », de ce qui ne se dit pas publiquement. Ce qui se crée en jouant sur la profondeur du tapis et sur l'espace entre les trois comédiens c'est cette tension, ce malaise que dans les textes on pourrait relier à l'omniprésence de la mort. Et au plus les acteurs s'approchent du bord du tapis, au plus ils prennent des risques: risque de quitter le cadre bien défini par le tapis, risque de rompre avec la fiction, de créer une ambiguïté, un malaise.

L'espace du chœur est en retrait, dans la profondeur. Il est signifié par la présence des trois chaises identiques. C'est un espace modulable qui permet de faire évoluer la position du chœur en fonction de la fable. Il symbolise l'endroit de repos, le retour à la norme, le lieu du soutien et du collectif. Il est l'émanation de cette force vive qui s'adapte et va de l'avant, cette pulsion de vie qui crée du lien entre les hommes. Bien qu'il soit le lieu du chœur, il n'en reste pas moins un lieu symbolique et le chœur des acteurs pourrait tout aussi bien l'abandonner en cours de route que le quitter épisodiquement pour y revenir.

Cette " précarité" volontaire de moyens permet réellement de stimuler l'imaginaire des acteurs et à travers eux celui des spectateurs. Cela permet également de laisser à la parole une large place sans l'enfermer dans des images prédéfinies. Finalement, en faisant reposer le langage théâtral principalement sur l'interprétation des acteurs, on place l'accent sur l'aspect humain du propos.

2.2 Le chœur au sens large du terme comme outil de mise en scène.

Devenir père est une expérience unique partagée par un peu moins de la moitié de l'humanité. Rendre compte de cette singularité émergeant de la masse est un des défis de ce spectacle.

Dès lors, il me semble que le chœur, employé dans les sens les plus larges de ses caractéristiques, est un outil idéal. Les acteurs pouvant tour à tour porter un des textes seul ou à plusieurs, tisser certains textes ensembles afin de créer des résonances, travailler des images en contre-champs des textes, etc.

Le chœur peut intervenir en soutien au récit principal, en commentaire ou en opposition. Ces partitions peuvent être sonores ou visuelles: chants ou mélodies, phrases rythmiques telles que des citations du texte reprises en boucle, ou encore de petites pantomimes. Et bien entendu, le chœur a le droit de ne rien faire, de s'effacer complètement au profit d'une seule parole.

J'imagine aussi utiliser certains "déchets" de témoignages qui ne se suffisaient pas à eux-mêmes pour figurer dans le corpus des textes, pour créer de petites respirations dans la continuité du spectacle.

Par exemple, une séquence pourrait s'appeler "la crêpe de confiture": un comédien roulant son carré de tissu bleu pour en faire une crêpe qu'un autre acteur dégusterait en s'en mettant partout car la confiture coule. Cette séquence pourrait par exemple venir juste après, voire même, commencer sur la fin de cet extrait :

On en avait parlé, comme ça, après l'amour. Je lui avais dit: c'est pas mon truc, j'en veux pas. Quand elle m'a annoncé qu'elle était enceinte, je suis resté calme et je lui ai juste demandé d'avorter. Même si elle l'avait fait, je l'aurais quittée. Elle avait pleuré et ses yeux de veau qu'on va abattre me dégoûtaient. Elle a attrapé ses clefs avec son snoopy porte bonheur, une peluche élimée dont le blanc avait depuis trop longtemps viré au gris. Elle m'a rendu son double. M'a dit de garder le sien au cas où... Je ne veux toujours pas d'enfant. Mais je sais que j'en ai un. Elle m'a envoyé une photo sur laquelle on le voit le jour de la rentrée des classes. Il se tient debout devant un portail, la frange coupée au raz de ses sourcils, un petit cartable rouge sur les épaules et cet air nauséeux des premières fois à peine masqué par son sourire figé.

Toutes ces propositions sont à prendre comme des couleurs sur une palette, des " possibles" à mettre à l'épreuve du plateau.

Le spectacle sera construit comme une partition musicale de polyphonie avec une ossature qui sera le corpus de témoignages, puis des contre-chants qui seront soit des morceaux issus du corpus ou en lien direct avec lui et, finalement un ensemble de fioritures visuelles et sonores qui seront des ajouts externes.

Dès lors le texte lui-même sera à la fois matière première et matériau de construction du spectacle.